

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - L'Éternel te l'a donné! L'Éternel te l'a enlevé! D'après M. C. Bisschopp. - L'Émancipation de la Femme (avant). L'Émancipation de la Femme (après). D'après M. Zuber-Buhler. - Le Vélocipède à Vapeur.

TEXTE: - Nos Gravures. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Aléide de Hamal. Chronique belge du XIVe Siècle. - Pensées. - Une grande Industrie. Excursion à Fray-Bentos. (Uruguay.) - Le Promontoire de Leucade, ou le Saut des Amoureux. - Le Problème de la Prévision du temps. - Le souverain Bien. - La Tour au Lierre. Roman. - La Botte aux Jeux d'Esprit Logogriphe.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 47.

— 10^e. ANNÉE. —

25 Septembre 1880.

NOS GRAVURES.

L'ÉTERNEL TE L'A DONNÉ! L'ÉTERNEL TE L'A ENLEVÉ!

Pauvre mère! que de cuisantes douleurs la vue de ce berceau vide doit lui causer! Et pas de consolation sur terre qui puisse sécher ses larmes et calmer sa souffrance!

Il n'avait qu'un an à peine, le petit chérubin, quand ses paupières se sont fermées à la lu-

mière du jour; et ce teint si rose, cet œil si vif et si intelligent, tout enfin annonçait en lui la vie et la force; un matin, sans agonie, il s'est éteint doucement dans les bras de sa mère, affolée de désespoir.

C'est en vain que cette bonne sœur, accourue pour la consoler, veut élever sa pensée et son cœur vers le ciel, comme pour lui faire entrevoir le petit ange qui lui sourit là haut; c'est en vain qu'elle lui répète ces paroles: „l'Éternel te l'a donné, l'Éternel te l'a enlevé;” la malheureuse mère, dans l'égarément de sa

raison, ne comprend rien, et des heures entières on l'entend gémir et pleurer près du berceau de son enfant!

L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME. — AVANT ET APRÈS.

La question de l'émancipation de la femme, si vivement agitée de nos jours dans certaines régions, a admirablement inspiré un peintre suisse, M. Zuber-Buhler, du canton de Neuchâtel, qui met ici



L'ÉTERNEL TE L'A DONNÉ! L'ÉTERNEL TE L'A ENLEVÉ! D'APRÈS UNE PHOT. DU TABLEAU DE M. C. BISSCHOPP.

dramatiquement en scène ce travers contemporain, en opposant un heureux ménage d'ouvriers à un infortuné ménage, où la mère est une des plus ferventes apôtres du nouvel évangile.

Ce type de la femme qui veut secouer tout joug, qui réclame son égalité civile et politique, qui entend être „électrice" et éligible, est originaire de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Russie; en France, il tend de plus en plus à se répandre; la Belgique n'a pas encore, heureusement, vu à l'œuvre ces grotesques tribuns en jupons.

Le premier tableau nous représente une honnête famille d'artisans; ici règnent l'aisance, l'ordre et la propreté; ces gentils enfants sont pleins de vie et de santé; cette jeune femme est une épouse dévouée, travailleuse, veillant sur sa petite famille avec une tendre sollicitude et aimant de tout son cœur son mari, robuste ouvrier, qui, après les labeurs du jour, se retrouve avec joie au milieu des siens, dans cette chambre si propre et si bien entretenue.

Dans le second tableau, cette femme accoudée sur la table, la plume à la main, l'air pensif, est occupée à ruminer les discours qu'elle doit prononcer demain dans un club dont elle fait partie, et qui a pour but l'émancipation de son sexe. Les soins du ménage, son mari, ses enfants, elle envisage tout cela comme de misérables préoccupations, qui doivent être reléguées à l'arrière-plan. Son époux, homme bonasse, est peut-être converti à ses idées. Pendant qu'elle se prépare à aller pérorer en public, il fait les fonctions de servante. Voyez-le endormant le dernier-né, pour que, par ses cris, il ne trouble pas sa mère dans ses hautes et profondes méditations.

Cette toile de M. Zuber-Buhler, a été beaucoup remarquée au dernier Salon de Paris, à cause de la manière saisissante et spirituelle avec laquelle il a rendu ces pensées philosophiques.

LE VÉLOCIPÈDE A VAPEUR.

A l'Exposition industrielle, qui s'est ouverte récemment aux Champs-Élysées, à Paris, l'attention générale s'est portée sur un nouveau système de vélocipède, imaginé par un certain M. Perreaux: le vélocipède à vapeur, dont nous donnons aujourd'hui la gravure.

La chaudière à vapeur et la machine se trouvent, comme une valise, derrière la selle; ce qui, par les temps froids, sera très-agréable. Cette machine à vapeur communique le mouvement aux roues au moyen de chaînes et de courroies. Le tuyau de la chaudière est de forme cylindrique et peut contenir environ trois quarts de litre d'eau; de chaque côté se trouvent deux réservoirs qui renferment l'eau nécessaire pour une course de deux à trois heures. La pression de la chaudière supporte une atmosphère de 3 1/2 degrés et donne au vélocipède une vitesse assez forte pour faire de 25 à 30 kilomètres par heure. Le fourneau destiné à chauffer la chaudière, est représenté à la figure 2; il est alimenté au moyen d'alcool par un petit gazomètre; l'alcool coule dans la chaudière par un tuyau pourvu de trois trous, et ses flammes donnent une forte chaleur. Pour réglementer cette chaleur, deux petits tuyaux en forme de spirale ont été adaptés à la chaudière, de telle sorte que la vapeur, avant d'arriver dans la machine, passant dans ces tuyaux, perd beaucoup de son intensité.

Pour une course de 28 kilomètres, on a besoin par heure pour environ 80 centimes d'alcool. Une excursion en vélocipède coûterait donc plus qu'un voyage en chemin de fer; mais il faut remarquer que chacun a dans ce vélocipède à vapeur son propre cheval, qui peut le mener où bon lui semble.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Imperméabilisation des étoffes feutrées et tissées. — Pour rendre les étoffes de laine feutrées ou tissées plus fortes et

moins perméables à l'eau, on peut les traiter de la manière suivante:

100 Parties d'alun sont dissoutes dans un poids égal d'eau bouillante; dans un second vase, on plonge 100 parties de gélatine dans de l'eau froide jusqu'à ce qu'elles aient absorbé une quantité d'eau double; l'excédant d'eau est décanté et on chauffe la gélatine jusqu'à ce qu'elle soit fondue; lorsque la solution de gélatine est en ébullition, on y ajoute 5 parties de tannin et 2 parties de silicate de soude. On ajoute ensuite la solution d'alun et on fait bien bouillir le tout, en remuant de manière à obtenir un mélange intime, puis on laisse refroidir jusqu'à ce que le produit ait une consistance gélatineuse.

On fait alors bouillir 1 kilogramme de ce produit pendant trois heures dans 10 à 12 litres d'eau, en remplaçant constamment l'eau qui s'évapore, de façon que la masse essayée conserve toujours la même consistance. Après avoir laissé refroidir jusqu'à 75 degrés environ, on plonge le tissu dans le liquide pendant une demi-heure; le tissu est alors étendu à peu près horizontalement sur une table, de façon que le liquide en excès puisse s'écouler. Il ne faut pas que la température de la pièce où se fait le travail soit élevée, afin d'éviter que la matière sèche plus en un endroit qu'en l'autre. Le liquide qui s'écoule est recueilli pour être employé de nouveau.

Le tissu est ensuite séché à l'air libre ou dans une étuve, à une température ne dépassant pas 50 degrés, en le maintenant constamment dans une position horizontale, puis on le calandre entre deux cylindres chauffés à 50 degrés.

Quand les étoffes ont été teintes avant ce traitement, la couleur est, au dire de l'inventeur de ce procédé, retenue plus solidement. Avec les nuances pâles, il faut se servir de gélatine incolore et d'alun parfaitement pur, c'est-à-dire exempt de fer et d'autres substances dangereuses au point de vue de l'altération des nuances.

ALÉYDE DE HAMAL.

CHRONIQUE BELGE DU XIV^e SIÈCLE.

X.

Le comte ne s'était pas tout-à-fait trompé en supposant que le prince de Liège n'était pas étranger à la tentative faite d'enlever l'héritière de Hamal.

Nous avons dit que le Mohet était l'agent secret du secrétaire de ce prince, et nous avons vu qu'il s'était laissé volontairement vaincre par René au tournoi de Bruxelles. Il avait, en maintes circonstances, eu l'occasion de voir Aléyde, et il avait conçu l'espoir de devenir son époux avec l'aide d'Engelbert de la Marck, et d'entrer ainsi en possession du riche domaine de Binderveldt, dont la demoiselle de Hamal devait être investie, en se mariant. Mais il se doutait cependant bien que le chevalier de Hozémont avait aussi des vues sur Aléyde, et il se disait que ce rival avait mille avantages sur lui, étant le favori d'Arnold de Rummen et ayant peut-être déjà pris possession du cœur de la jeune fille. René était donc un obstacle sérieux à ses desseins, et cet obstacle, il fallait le détruire, afin d'empêcher un mariage qui pouvait être célébré d'un moment à l'autre.

C'était la tête pleine de ce projet, que cet aventurier s'était rendu au tournoi de Bruxelles, fête à laquelle il savait bien qu'aucun chevalier hesbignon n'aurait manqué.

— Je vais, se disait-il, provoquer René, il n'osera pas décliner l'occasion de rompre une lance avec moi, et je me laisserai désarçonner; c'est le plus sûr moyen de m'en faire un ami, et de voir la porte de sa maison s'ouvrir pour moi. Aussitôt que j'aurai pris pied dans la place, j'aviserais à ce qu'il y aura à faire pour m'en rendre maître.

Pendant une de ces mystérieuses conversations qu'il avait souvent avec le secrétaire du

prince de Liège, il fit à celui-ci part de ses projets à ce sujet:

— Songez, lui dit-il, que lorsque je serai seigneur de Binderveldt, le prince aura là, en moi, un vassal des plus dévoués...

Après quelques instants de réflexion, le secrétaire lui dit:

— Le domaine de Binderveldt est un fief de l'Empire, ressortissant au comté de Looz. La charte qui l'a institué dit qu'il doit passer en héritage de mâle en mâle dans la famille des tenanciers, par droit de primogéniture. Or, la famille de Hamal, éteinte, n'ayant pas laissé de rejeton mâle, la possession de ce fief est devenue vacante et peut être octroyée à volonté à tout autre seigneur qu'à un rejeton issu de femme de la famille de ses anciens possesseurs. Il y a des exemples que des souverains ont accordé pour dot à l'héritière d'une maison seigneuriale, le domaine qu'avaient tenu en fief ses parents décédés, lorsque l'aspirant à la main de la fille avait su, par ses services, se rendre digne de cette faveur souveraine. Continuez à bien servir le prince, et lorsque nous serons entrés en possession du comté de Looz et des fiefs qui en dépendent, on avisera.

— Si je parvenais à amener ici la donzelle, m'approuveriez-vous? demanda le Mohet.

— Le coup serait téméraire, lui répondit le confident d'Engelbert. Toutefois, si vous pouviez l'amener saine et sauve, je ne crois pas que cela déplairait au prince: on la placerait dans un couvent et on contesterait sa tutelle à Arnold de Rummen.

— Le sire de Rummen a mis ses troupes en campagne, reprit le Mohet; déjà quelques engagements ont eu lieu... Il conviendrait d'avoir des renseignements sur la force et la composition de son armée et sur les points qu'elle occupe. Un des descendants de Warfusée vient de trouver la mort en duel. Il paraîtrait que ce combat n'a pas eu lieu suivant les règles voulues, puisque le survivant et les témoins ont pris la fuite; et c'est moi que l'on accuse de ce coup... La famille de Warfusée a saisi cette rumeur au bond et va, dit-on, me poursuivre. Il ne me sera pas bien difficile de me laver de l'accusation. Toutefois, j'ai trouvé qu'elle arrivait à propos pour nous permettre d'en tirer parti. En attendant que la chose s'éclaircisse, vous voudrez bien lancer contre moi un décret de bannissement... Je me réfugierai à l'armée du sire de Rummen, vous maudissant, aussi bien que le prince, et vous n'aurez qu'à vous louer du rôle que j'y jouerai.

L'affidé d'Engelbert comprit l'importance des services que cet homme pouvait en effet rendre à la cause de son maître, dans ces conditions, et le décret fut rendu.

On sait comment le Mohet se présenta à l'armée du comte de Looz.

XI.

Le jour de la Chandeleur, René arriva, de retour de son voyage à Prague. Il rapportait une sentence confirmative de l'Empereur qui assurait de nouveau à Arnold, la possession du comté de Looz. Il était aussi porteur d'une missive impériale pour le prince de Liège, renfermant de graves menaces à l'adresse de celui-ci, s'il ne laissait le comte jouir en paix de la possession de son fief.

René fut bien affecté de la mort de la comtesse et vivement contrarié de n'avoir pas trouvé Aléyde au château. Arnold lui raconta tous les événements qui s'étaient passés depuis son départ, et les motifs pour lesquels sa pupille avait dû se réfugier à l'abbaye d'Orienten.

— Je connais, lui dit le comte, les sentiments que vous éprouvez pour elle, sentiments qui sont partagés et que j'approuve. Défendons bien ma cause et la sienne, qui désormais est la vôtre, et lorsque nous serons arrivés à pouvoir vivre en paix dans nos domaines, nous consacrerons le jour de notre installation par votre union.

— Oh! merci, exclama René, en fléchissant le genou. Vos paroles portent le bonheur dans mon âme et animent mon courage. Si le prince de Liège ne se rend pas à la décision de l'Empereur, je saurai mériter, sur le champ de

bataille, les grâces infinies que vous m'accordez et l'honneur de devenir l'heureux époux d'Aléyde.

Il fut décidé que René partirait le surlendemain pour porter lui-même le message impérial au prince, comme cela lui avait été recommandé par la cour féodale. Le comte lui permit de voir sa nièce en passant par Orienten. Il écrivit même à l'abbesse de bien vouloir accorder cette entrevue des deux jeunes gens, que l'on pouvait considérer comme fiancés.

René logea cette nuit au château et le lendemain il accompagna le comte à une inspection que celui-ci fit des postes occupés par ses troupes.

Dans l'après-dînée, il alla au village, et en passant devant l'auberge où s'était installé le Mohet, il vit celui-ci accourir à lui et lui demander des nouvelles de son voyage.

Le jeune homme lui raconta tout; il lui dit même qu'il partirait le lendemain pour Liège, de bon matin, à l'effet d'aller porter au prince-évêque le message de l'Empereur.

— Passerez-vous par ici? lui demanda le Mohet.

— Non, répondit René, ce serait allonger ma route; je vais par Binderveldt.

René lui demanda ensuite quelques renseignements sur les habitudes de la cour du prince de Liège, puis il s'éloigna.

XII.

Après le départ du jeune chevalier, le Mohet se dit :

— Bon, il veut passer par l'abbaye d'Orienten, pour y faire une visite à l'orpheline de Hamal, qui s'y est retirée, après cette tentative d'enlèvement si mal conduite par mon imbécile de Biltot. La visite aura été autorisée par le comte, à qui l'abbesse n'a rien à refuser. Le godelureau partira probablement vers cinq heures du matin, pour arriver à Orienten avant que le jour commence à poindre. Il est probable qu'il mettra pied à terre à l'endroit où la route se bifurque, à quelques minutes de l'abbaye, pour faire ensuite le reste du chemin à pied. Allons! il faut en finir avec lui....

Ces paroles sinistres prononcées, il appela son fidèle Biltot.

Biltot était un homme que la débauche avait fait tomber dans ce que la société recèle de plus vil et de plus dangereux. Il était jeune encore, robuste et bien fait de corps, mais sa physionomie annonçait les plus mauvais instincts. Il avait reçu une assez bonne instruction pour l'époque, mais elle ne lui servait qu'à masquer sa perversité sous des dehors trompeurs. Il avait commis plusieurs méfaits, voire même des meurtres; et ce n'était qu'en prenant un faux nom, et à l'ombre de la protection du Mohet, qu'il parvenait à dérober son cou à la corde. Il était toujours prêt à tout faire pour se procurer les moyens de satisfaire ses passions.

Cet homme ignoble avait des camarades ou associés, scélérats comme lui, qui battaient les campagnes en vendant des clous, des boucles et des mors de cheval. Ils formaient, en petit, une espèce d'association comme celles que l'on vit plus tard paraître sous le nom de „Bokken-Rijders” (Ecuyers du bouc volant,) dont les membres exploitaient la nuit les campagnes en commettant toutes sortes de vols, et même des meurtres, et que l'on trouvait le jour tranquillement occupés à des travaux domestiques. Deux individus de ce genre exploraient en ce moment Rummen et ses environs. Lorsqu'ils avaient reconnu une propriété où il leur semblait qu'il y avait un coup à faire, ils en étudiaient les abords avec soin, dressaient le plan de l'entreprise, puis communiquaient leurs renseignements à d'autres acolytes qui venaient de loin, la nuit, faire la besogne. De sorte qu'ils savaient toujours établir leur alibi, lorsqu'un soupçon les atteignait.

Le Mohet, tout aussi pervers qu'eux, mais plus raffiné, ne se mettait jamais en contact avec ces individus, bien qu'il s'en servit. Lorsqu'il avait conçu un projet criminel, qui exigeait l'emploi de leurs services, c'était Biltot qui s'abouchait avec eux, leur communiquait le plan, débattait les conditions et réglait les comptes. Le bras droit du soi-disant banni,

agissait aussi avec circonspection envers ses amis. Il ne les voyait jamais que la nuit, leur donnait des ordres et recevait leurs rapports, car en ce moment ils jouaient le rôle d'espions à l'armée du comte Arnold, au profit du prince de Liège; et le Mohet était leur chef.

XIII.

Quand Biltot fut en la présence de son maître, celui-ci tint ce langage :

— Ecoute bien, et ne perds pas un mot de ce que je vais te dire. Demain, vers six heures du matin, tu te trouveras, avec un de tes camarades, ayant comme toi la justice en horreur, un peu au-delà du point où la route de l'abbaye d'Orienten se divise en deux embranchements, l'un se dirigeant vers la route de St-Trond, et l'autre vers le moulin de Laer. Ton compagnon sera armé d'une massue; il se tiendra caché derrière un des arbres qui bordent la route; et au moment où le chevalier René de Hozémont passera, il lui en assénera un coup sur la nuque de manière à le terrasser. Aussitôt tu sauteras sur le chevalier ton cou-telas en main.... Inutile de te dire le reste.

— Mais vous m'aviez déclaré qu'après la dernière affaire mon bras n'aurait plus dû s'armer pour semblable besogne.

— Pas de mais! il faut que cela se fasse, sinon la corde.... Tu sais qu'avec les preuves que j'ai en mains, je puis t'envoyer directement à la potence. Ainsi, c'est entendu. L'affaire finie tu pourras encore puiser à discrétion dans mon coffre-fort. Salut.

Et il le mit à la porte.

— Encore du sang! toujours du sang, se dit Biltot, rentré dans sa chambre. Je ne pourrais donc jamais vivre sans en répandre?... Et ces terribles visions qui viennent me tourmenter pendant la nuit. Oh, mon âme se revolté enfin.... Non, je ne veux plus tuer!... Mais lui! il le veut... il est le maître de ma destinée.... Loin de lui je ne pourrais faire un pas sans être arrêté.... Et puis, comment subsister sans son aide? Je n'ai pas un sou vaillant et je suis incapable de gagner, par le travail, de quoi satisfaire à mes besoins.... M'enrôler dans une armée quelconque? Allons donc! ce métier est bon pour les imbéciles qui ne savent pas ce que c'est que la vie. Et encore ce serait également pour tuer. Eh bien, après!... tuer pour tuer, il me semble que l'on peut bien choisir la condition la plus avantageuse. Allons, Mohet d'enfer, tu l'emportes!... René de Hozémont, tes heures sont comptées!

Tel est le raisonnement que ce misérable se fit. — Le lendemain, à six heures du matin, il était avec un de ses acolytes au poste indiqué.

(A continuer.)

PENSÉES.

— Le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun son. (Béranger.)

— Les hommes ont rarement le courage d'être tout à fait bons ou tout à fait méchants. (Machiavel.)

— Les longues réflexions sont les cautions des bons succès. (Charles-Quint.)

— Les nouveaux honneurs ressemblent aux habits neufs: il faut un peu d'usage pour qu'ils colent sur le moule. (Shakespeare.)

— L'homme qui est tout entier à son métier, s'il a du génie devient un prodige; s'il n'en a point, une application opiniâtre l'élève au-dessus de la médiocrité. (Diderot.)

— Il est rare qu'on ne fasse pas un bon marché en achetant des plaisirs par des privations. (De Levis.)

— Le plus grand mal que puisse nous faire un ennemi, c'est d'accoutumer notre cœur à la haine. (Bentham.)

— Pour avoir de la justice dans le cœur, il faut avoir de la justesse dans l'esprit. (G. de Nerval.)

UNE GRANDE INDUSTRIE.

EXCURSION A FRAY-BENTOS (URUGUAY).

La question de l'alimentation est depuis longtemps déjà le sujet de bien des préoccupations dans la plupart des pays de notre vieille Europe. Par suite du renchérissement toujours croissant de la viande et des autres substances de première nécessité, l'urgence de trouver les moyens pratiques de multiplier les produits alimentaires a été généralement reconnue. Ce résultat a été en partie atteint par le perfectionnement de la navigation et des moyens de transport de toute nature, lesquels ayant considérablement raccourci les distances, ont permis à la plupart des pays lointains de nous faire parvenir les produits de leur sol. L'Amérique du Nord qui, par ses envois de blé, nous a sauvé déjà de la disette dans les années de mauvaise récolte, nous procure encore des viandes de toute sorte et même du bétail vivant. L'Australie et l'Amérique méridionale nous envoient, de leur côté, des viandes conservées suivant différentes méthodes; celle au moyen du froid nous apporte la viande dans un état aussi frais que celle qui sort de la boucherie; une autre, connue sous le nom de système Appert, la fournit aux consommateurs, en boîtes hermétiquement fermées; la viande est en outre importée en Europe sous d'autres formes encore.

La science, de son côté, n'est pas restée inactive et a contribué pour une large part à mettre à notre portée les richesses des pays lointains, autrefois perdues pour l'Europe. C'est ainsi qu'un illustre chimiste, le professeur Baron Liebig, est parvenu après de longues études et des expériences incessantes à nous doter d'un produit qui pour nos contrées constitue un véritable bienfait. Nous voulons parler de l'extrait de viande, qui porte le nom de son inventeur, et qui peut être considéré comme une des plus belles conquêtes remportées par la chimie, parce qu'il constitue un produit alimentaire sain, à la portée de tous et offrant des facilités étonnantes. Peu de personnes ne le connaissent pas actuellement, mais ce qu'elles ignorent généralement, c'est que l'entrepôt général de la Compagnie qui fabrique l'article se trouve dans notre pays. Bien que le siège de cette société soit à Londres, l'entreprise peut être considérée en partie comme Belge, attendu que la production entière arrive à Anvers. La compagnie possède dans cette ville un établissement où se fait la mise en pots ainsi que l'emballage, et qui n'occupe pas moins de 80 ouvriers. Les expéditions sont faites de là pour le monde entier.

Croyant que quelques détails relativement à cette industrie, la description du lieu de production et de la fabrication même, intéresseront quelque peu nos lecteurs, nous laissons la parole à ceux qui ont fait le voyage de Fray-Bentos et qui nous ont communiqué le récit de leur visite aux grands établissements qui s'y trouvent.

Après quelques jours employés à visiter la ville de Buenos-Ayres, cette importante métropole de la Confédération Argentine, nous prîmes place sur un des steamers, qui font le service de l'Uruguay et de ses affluents pour nous rendre à Fray-Bentos, où nous avions l'intention de nous fixer quelque temps afin de voir en détail l'immense et intéressante usine de la Compagnie de l'extrait de viande Liebig. Après une navigation d'environ 12 heures, nous débarquâmes à Fray-Bentos, qui sert de port à Gualaguaychu, la ville la plus importante de l'Entre-Rios, située sur la rive opposée, mais dont l'accès est impossible à cause des bancs de sable qui obstruent le fleuve de ce côté. Nonobstant l'avantage de sa situation à un endroit abordable aux navires de mer, Fray-Bentos était resté une misérable bourgade; c'est à la Compagnie qui y a établi ses usines il y a une quinzaine d'années et qui emploie actuellement un millier d'ouvriers durant la saison des abattages, que la localité est redevable d'avoir pris de l'extension et d'avoir acquis une certaine importance.

L'établissement se trouve sur une colline qui domine la rivière; il est relié à la ville par une bonne route et par un pont, le tout construit aux frais de la Compagnie. A cette dernière appartient tout le terrain entre l'usine

et la ville sur lequel il a été élevé des habitations confortables pour les ouvriers.

**

Avant de nous occuper de l'usine même,

disons un mot des bestiaux qui vivent en quantités innombrables dans les plaines des États de La Plata, et dont on se ferait une bien fausse idée si on les comparait aux animaux que l'on voit arriver de ces pays, épu-



SALON DE PARIS DE 1880. — L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME (AVANT). D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. ZUBER-BUHLER.

sés et dans un piteux état par suite des fatigues d'une longue traversée. Tout autre est le bétail paissant dans les Pampas; il fournit de la viande de première qualité, dépourvue de cette grasse malsaine si commune

parmi les animaux élevés dans nos étables. C'est du reste au mode de vie et de nourriture des bœufs de La Plata que le baron Liebig a attribué l'arôme particulier de „l'Extractum Carnis" fabriqué à Fray-Bentos.

La Compagnie a à sa solde les premiers troperos du pays dont la tâche est de pourvoir au bétail nécessaire et qui parcourent à cet effet les contrées environnantes à des distances considérables. Ceci explique la présence

des immenses troupeaux de bœufs qu'on rencontre fréquemment de divers côtés et qui sont dirigés vers Fray-Bentos.

En attendant l'abattage, ces bœufs sont parqués dans des prairies cloturées pour s'y re-

faire et réparer leurs forces épuisées par une longue marche, car sous aucun prétexte on ne permet l'abattage d'animaux échauffés et fatigués. De même la Compagnie n'emploie ni veaux, ni génisses, ni bœufs en dessous de

quatre ans; il est du reste de son intérêt de ne se servir que de la meilleure viande, attendu qu'un animal ne réunissant pas les qualités voulues ne donnerait pas autant d'extrait que celui qui est fort et bien constitué. La viande



SALON DE PARIS DE 1880. — L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME (APRÈS). D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. ZUBER-BUHLER.

que nous avons eu l'occasion de manger à différentes reprises dans l'établissement, nous permet d'en parler en connaissance de cause. Pour arriver à l'abattoir, les bœufs sont amenés dans des corrales, solides enclos dont

le plus grand peut contenir cinq mille têtes de bétail à la fois. Introduit d'abord dans le plus grand, les animaux passent successivement dans de plus étroits jusqu'à ce qu'ils atteignent le moins large qui ne donne plus passage qu'à

un seul bœuf à la fois. Arrivé là, l'animal est aussitôt frappé d'un coup de couteau qui le fait tomber raide mort sur un plancher mobile circulant sur un chemin de fer et immédiatement à l'endroit voulu pour être dépouillé et

découpé, pendant que tour à tour d'autres animaux subissent le même traitement. Vers huit ou neuf heures du matin toute cette besogne est terminée et nulle trace ne reste de cet immense carnage. Pendant la période d'abattage, on sacrifie journalièrement 1000 à 1200 têtes de bétail. Le nombre de bêtes abattues s'est élevé à plus d'un million six cent mille depuis l'origine de l'établissement.

Dans une usine où la propreté est de rigueur, une eau abondante est indispensable. A Fray-Bentos le voisinage du fleuve permet de satisfaire à cette condition avec la plus grande facilité. Au moyen d'une machine puissante l'eau est pompée dans un immense réservoir en fer d'une contenance de 30,000 hectolitres et conduite de là dans l'établissement entier; c'est à cet arrangement qu'est due l'exquise propreté qui règne partout.

* *

La nouvelle usine de l'extrait Liebig, recouverte en fer et en verre, occupe une superficie de 2,000 mètres carrés et se trouve à côté d'un bâtiment renfermant huit énormes chaudières. Un chemin de fer relie l'abattoir à la fabrique et sert à amener la viande dans un lieu bien aéré et parfaitement éclairé où elle est réduite en morceaux au moyen de machines à découper, au nombre de quatre; elle passe ensuite dans des cuves de fer forgé qui peuvent contenir jusqu'à 5000 kilogrammes de viande chacune. La vapeur à haute pression y triture la viande qui, arrivée à l'état liquide, est conduite au moyen de tuyaux dans une rangée d'appareils de l'invention du professeur Dr Max von Pettenkofer, dans lesquels la graisse se sépare de la viande à l'état chaud.

Cinq appareils clarificateurs, d'une contenance de 5000 litres chacun, placés au-dessous des premiers, extraient de la viande, au moyen de la vapeur à haute pression, l'albumine, la fibrine et le phosphate de magnésie. Le liquide en résultant est monté par des pompes à air dans deux réservoirs placés à 7 mètres plus haut, puis conduit dans des appareils à évaporer. Enfin cette masse est introduite dans d'autres appareils où l'évaporation s'opère à très-basse température, après avoir au préalable traversé plusieurs appareils filtrateurs.

Dans une autre salle se trouvent cinq bassins en acier, munis de cent disques du même métal, tournant dans l'extrait liquide et y produisant une évaporation prompte et réfrigérante. L'extrait est finalement mis dans de grands vases jusqu'au lendemain.

A côté de cette salle se trouve encore celle de cristallisation et d'emballage. On y voit deux grandes cuves en fer coulé, pourvues chacune d'un bain d'eau chaude à leur base et dans lesquelles dix mille livres d'extrait sont jetées en une fois et réduites en une masse homogène. Alors des échantillons sont pris et soigneusement analysés par le chimiste de l'établissement; s'ils remplissent les conditions exigées, l'extrait est mis dans des boîtes en fer blanc faites sur place et pouvant contenir environ cent livres chacune, puis expédié par navire en Europe.

La quantité d'eau requise journalièrement pour la production de la vapeur peut être évaluée à 100,000 litres. Partout il a été établi des voies ferrées pour la facilité des communications entre les bâtiments nombreux qui composent l'usine. La description de ces dernières nous mènerait trop loin; bornons-nous à mentionner l'atelier de ferblanterie où se font toutes les boîtes pour l'emballage de l'extrait de viande au moyen de machines et d'ustensiles spéciaux. Ces derniers, de même que les appareils dont il a été question ailleurs, sont de l'invention des ingénieurs de la Compagnie et réservés à l'usage exclusif des fabriques de Fray-Bentos.

Le charbon, qui doit venir de l'Angleterre, occasionne naturellement une dépense considérable à la Compagnie; de grands approvisionnements en sont tenus dans des hangars en fer construits à cet effet et pouvant contenir 15,000 tonnes.

A l'embarcadère de l'établissement sont con-

stamment amarrés des navires, les uns chargeant des cuirs, du suif ou d'autres produits de la Compagnie, les autres déchargeant du charbon, du sel, etc.

* *

La fabrication de l'extrait de viande se fait suivant la méthode spécialement prescrite par feu le baron Liebig et qui n'a jamais été publiée. C'est à cette méthode que la Compagnie est redevable de la supériorité de son produit, supériorité qui lui a fait obtenir les plus hautes récompenses aux Expositions internationales de ces dernières années et lui a assuré la faveur d'être consommé actuellement par les diverses classes de la société dans toutes les parties du monde. L'analyse chimique à laquelle on soumet l'extrait de viande sert à démontrer uniquement son degré de concentration, sa contenance d'eau et la composition de ses principes constitutifs; mais de même que l'analyse est impuissante à prouver le bouquet et la vertu des vins, de même il lui est impossible d'établir une comparaison similaire entre les extraits de viande. Ce qui, selon l'opinion du baron Liebig, fait la supériorité du produit de l'usine de Fray-Bentos, c'est son excellent arôme et son extrême pureté. Ces qualités ressortent surtout lorsque, délayé dans de l'eau, on le compare à d'autres extraits parmi lesquels on en rencontre qui ont un goût de brûlé ou bien qui donnent d'autres preuves d'une fabrication défectueuse. Ceci explique en partie pourquoi le public a donné la préférence à l'extrait de viande de la Compagnie Liebig, bien que d'autres sortes aient été offertes en vente à des prix sensiblement inférieurs.

L'extrait de viande est contrôlé une première fois à Fray-Bentos par le chimiste de l'établissement; il l'est une seconde fois à son arrivée à Anvers par le délégué du baron Liebig et de ses successeurs, et n'est livré au commerce que lorsqu'il remplit toutes les conditions d'une fabrication parfaite.

La grande économie qui réside dans l'emploi de l'extrait de viande se comprend, quand on songe que quarante-cinq livres de viande (sans os) sont exigées pour la fabrication d'une livre d'extrait. Pour produire cette même quantité en Belgique au prix actuel de la viande de bœuf de bonne qualité (un franc la livre) il faudrait dépenser quarante cinq francs pour la viande seule, abstraction faite des frais de fabrication.

En dehors de l'usine pour la fabrication de l'extrait de viande Liebig, la Compagnie a monté à Fray-Bentos une importante fabrique d'engrais, la première qui se soit élevée dans le pays. Elle donne annuellement environ sept mille tonnes d'engrais animal, provenant des résidus de toute sorte des abattoirs qu'il ne serait pas possible d'utiliser autrement. Cette matière fertilisante, moins riche en nitrogène que le guano du Pérou, est d'un effet beaucoup plus durable; elle est employée par les agriculteurs en Angleterre et sur le Continent, surtout pour la culture de la betterave, pour les sucreries, et a déjà en partie éliminé les engrais artificiels employés auparavant.

* *

L'extrait de viande occupe aujourd'hui une place importante dans l'alimentation; sain et agréable, il est d'un prix relativement peu élevé et à la portée de toutes les bourses. Aussi peut-on dire qu'il est devenu un article de consommation générale; il offre de grandes facilités non-seulement pour préparer instantanément un excellent bouillon, des soupes et des sauces, mais encore pour améliorer les légumes et les potages faibles. Outre la notable économie qui résulte de son emploi, il rend encore de grands services en voyage tant sur terre que sur mer, partout où la viande fraîche est difficile à obtenir.

CH. P.

LE PROMONTOIRE DE LEUCADE, ou le Saut des Amoureux.

Leucade, aujourd'hui S^{te}-Maure, est une des îles Ioniennes; elle fut jadis célèbre par ses fameux rochers, où s'élevait le Temple d'Apollon, et d'où tous les ans, à la fête du Dieu, on précipitait dans la mer un criminel, chargé pour ainsi dire des péchés du peuple et offert comme victime expiatoire.

Mais ce n'étaient pas seulement des criminels qui faisaient le „Saut de Leucade;” car ce promontoire n'était pas moins célèbre par le „Saut des Amoureux,” lequel avait la vertu, assurait-on avec beaucoup de vraisemblance, de guérir des tourments de l'amour.

Voici, à ce sujet, quelques extraits d'un manuscrit grec, tiré, à ce qu'on dit, des archives du temple d'Apollon. Il a pour titre:

„Catalogue des amants qui, pendant le cours de la 46^e Olympiade, ont offert leurs vœux dans le Temple d'Apollon Pythien, et se sont précipités dans la mer, pour se guérir de leur passion.”

C'est, comme on va le voir, une espèce d'Histoire du Saut des Amoureux; mais j'avertis que cette histoire est succincte jusqu'à la sécheresse. On n'y trouve souvent que le nom de la personne qui a fait le saut, celui de l'objet aimé qui le lui a fait faire et deux mots qui vous apprennent qu'elle a été guérie, ou tuée, ou estropiée.

La liste des morts est longue, et si je l'eusse traduite en entier, on eût pris ma traduction pour un nécrologe.

J'ai donc retranché plusieurs articles du manuscrit, et je ne donne que ceux qui ont quelque chose de singulier, soit dans les circonstances de la passion, soit dans la guérison de la personne, soit dans le malheur de la catastrophe.

1. Battus, fils de Ménalque le Sicilien. — Il sauta pour l'amour de la musicienne Bombica. Il fut guéri de sa passion, aux dépens de son bras droit et de la jambe du même côté, qui se cassèrent dans la chute.

2. Mélisse, amante de Daphnis. — Elle fut bien froissée et bien meurtrie, mais elle n'en mourut pas.

3. Cimisque, femme d'Eschine, qui détestait son mari, lequel le lui rendait bien. — Ces deux époux, qui se contrariaient sans cesse, s'accordèrent enfin pour se précipiter ensemble. Ils en revinrent et ils ont vécu depuis dans la plus douce et la plus tendre union.

4. Lavisse, jeune fille de Thessalie, abandonnée par Pléxippe, qui l'avait aimée pendant trois ans. — Elle s'arrêta quelque temps au bord du précipice. Elle jeta dans la mer une bague, un bracelet, un petit portrait et quelques autres présents de son infidèle; elle s'y jeta ensuite, et on l'en retira heureusement. (N.B. Avant de se précipiter, Lavisse avait offert dans le Temple un cupidon d'argent.)

5. Charixe, frère de Sapho, amoureux de Rhodope, et ruiné par cette femme. — Il n'avait pas voulu croire sa sœur, qui dès le commencement de son amour, lui conseillait de se précipiter sans perdre de temps. Enfin, quitté par Rhodope, et n'ayant plus un „talent,” il se détermina à faire le saut. Il n'en est pas revenu.

6. Aridée, jeune Epirote, amant de Praxince, veuve de Thespis. — Ce beau garçon en fut quitte à bon marché. Il n'eut que deux dents de devant cassées et le nez un peu aplati.

7. Cléora, veuve Ephésienne. — Elle ne pouvait se consoler de la mort de son mari, et conservait pour sa mémoire un amour qui la tourmentait cruellement. Pour s'en guérir, elle vint au Promontoire, bien résolue de se précipiter. Elle y rencontra Dimonaque, le Milésien, et après quelques moments de conversation, elle ne songea plus au saut terrible. Elle épousa Dimonaque dans le Temple d'Apollon. (N.B. On vit pendant longtemps des habits de veuve, suspendus dans un coin du Temple, à l'Occident; c'étaient ceux de Cléora.)

8. Olphis, le pêcheur. — Après avoir reçu un soufflet de Thestile, sa maîtresse, il avait

juré qu'il ne se mettrait jamais à portée d'en recevoir. Il sauta dès le lendemain, et ne se tua point.

9. *Atalante, vieille fille.* — Elle avait désespéré jadis deux ou trois amants, que ses cruautés envoyèrent au Promontoire. Amoureuse à cinquante-cinq ans d'un officier lacédémonien, elle y vint à son tour et elle se cassa le cou en tombant.

10. *Hipparque aimait passionnément sa femme qui ne l'aimait pas.* Il se tua en faisant le saut, et sa veuve se maria aussitôt avec Bathilde.

11. *Cenedus fit inscrire son nom sur le registre du Temple;* mais quand on le pressa de nommer l'objet de son amour, la honte le rendit muet. On le chassa; il ne méritait pas d'obtenir la permission de se précipiter.

12. *Tettix, maître de danse, amoureux d'Olimpia, dame athénienne.* — Il se lança du haut du roc, avec beaucoup de grâce et de légèreté; mais la chute ne fut pas heureuse; il s'éstropia.

13. *Diagoras, l'usurier.* — Était devenu amoureux de sa servante. Après avoir balancé longtemps au bord du précipice, il recula, revint sur ses pas, et le soir même il épousa cette nymphe de cuisine.

14. *Eunica, de Paphos, fille âgée de dix-neuf ans, amoureuse d'Euribate.* — Blessée dans sa chute, mais sauvée. (N. B. Elle avait déjà sauté une fois.)

15. *Sapho, Lesbienne, amante de Phaon.* — Elle entra dans le Temple, vêtue comme les mariées, d'une robe plus blanche que la neige. Elle avait sur la tête une guirlande de myrte, et tenait dans ses mains l'instrument de musique qu'elle a inventé. Après avoir chanté un hymne à Apollon, elle suspendit sa couronne et sa harpe aux deux côtés de l'autel; puis elle retroussa ses habits à la mode des filles de Lacédémone, et environnée d'une foule de spectateurs qui lui souhaitaient, en tremblant, une chute heureuse, elle monta d'un pas ferme sur la pointe la plus élevée du Promontoire. Là, elle récita une strophe de ses vers, et tout de suite elle fit le saut redoutable avec une intrépidité dont on n'avait point encore vu d'exemple. La plupart des spectateurs dirent qu'ils l'avaient vue tomber dans la mer, et qu'elle n'avait point reparu.

16. *Alcée, poète lyrique et amant passionné de Sapho.* — Il arriva au Promontoire le soir du même jour. Il venait se précipiter à cause d'elle; mais il apprit qu'elle l'avait prévenu, qu'on cherchait son corps, et qu'on ne pouvait le trouver. Il pleura l'ingrate et malheureuse Sapho, et ce fut, dit-on, sur cette triste aventure qu'il composa la cent vingt-cinquième de ses Odes.

Nombre des amants qui se sont précipités pendant le cours de cette Olympiade: 250; — hommes, 124; femmes, 126.

Nombre des amants guéris: 120; — hommes, 51; femmes, 69.

Il va sans dire que la mort de Sapho ne fit qu'accroître la célébrité du Promontoire de Leucade, et que le nombre de ceux qui vinrent faire le saut périlleux ne cessa d'augmenter.

PRUDENS.

LE PROBLÈME DE LA PRÉVISION DU TEMPS.

Le problème de la prévision du temps est un de ceux qui préoccupent une foule d'esprits, surtout depuis que l'observation des phénomènes météorologiques a été organisée dans tous les Observatoires. Des savants plus ou moins authentiques, amateurs de sciences naturelles, fabricants de calendriers, se sont évertués à trouver la loi qui règle les mouvements de l'atmosphère, — et, il faut l'avouer, nous ne sommes pas beaucoup plus avancés aujourd'hui qu'il y a dix ans.

L'imagination des météorologistes s'est déjà donné libre carrière à propos des rigueurs de l'hiver dernier; l'été avec ses fortes chaleurs ne pouvait manquer de surexciter la verve des chercheurs, et nous sommes redevables à M. Jenkins d'une nouvelle théorie de la distribution de la

température terrestre. Nous la reproduisons à titre de curiosité.

A une récente réunion du club géologique du collège de Dulwich, M. B. Jenkins a lu une communication relative à l'action exercée par la planète Vénus sur la température de la Terre.

Il y a déjà plusieurs années, l'astronome royal d'Angleterre prouva, paraît-il, que les perturbations causées par Vénus étaient tellement importantes, que la Terre était matériellement entraînée hors de son orbite.

M. Jenkins a cherché à montrer que c'est à cette action perturbatrice qu'il faut recourir pour expliquer les courants de froid qui traversent l'atmosphère en moyenne tous les huit ans, comme en 1829, 1837, 1845, 1855, 1860, 1871 et 1879. Il se laisse entraîner, par ses considérations extra-terrestres, jusqu'à annoncer, pour les quarante années à venir, une température inférieure à la moyenne, et jusqu'à attribuer à des influences de même ordre l'excès de la température des quarante dernières années au-dessus de la moyenne.

Nous serions fort embarrassés d'apprécier comme elle le mérite la découverte de M. Jenkins, mais nous ne voulons pas priver nos lecteurs de la nouvelle suivante donnée par le même savant. — Il paraît que, depuis cinquante ans, on a observé qu'un courant chaud passait sur notre globe tous les douze ans, et coïncidait à peu près exactement avec l'arrivée de la planète Jupiter au périhélie: nous touchons à l'époque de ce périhélie, et il faut, en conséquence, nous attendre à une recrudescence de chaleur, sinon pour cette année, tout au moins pour l'une des années suivantes.

M. Jenkins nous paraît avoir oublié, dans sa théorie, d'indiquer comment s'entendraient les deux planètes Vénus et Jupiter pour soumettre la Terre à ce régime alterné de chaud et de froid. Il y avait là une série de révélations intéressantes dont tout le monde aurait pu faire son profit. Pourquoi le savant qui a surpris le premier le secret des influences planétaires s'est-il arrêté en si beau chemin et nous laisse-t-il encore, pour la connaissance exacte du temps, à la merci des fabricants d'almanachs?

LE SOUVERAIN BIEN.

L'argent, plus que jamais, est le souverain bien; C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose; Avec un peu d'argent un homme est quelque chose; Un homme sans argent est un peu moins que rien.

A. B.

LA TOUR AU LIERRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

XV.

Deuxième lettre de Jeanne à Marguerite.

C'est le cœur bien ému, l'esprit bien bouleversé, que je t'écris, bonne mère. Ma vie, si douce et si calme depuis quatre mois, est aujourd'hui toute remplie d'événements.

Le premier de tous, et dont l'émotion profonde me rend encore tremblante, a été la visite de Charlot... Maman, c'est peut-être mal, mais la vue de ce bon et généreux ami, en réveillant mes souvenirs, me couvrit de confusion.

Madame Bernard, en apprenant qu'il avait été le compagnon de mon enfance et qu'il venait au nom de mon parrain, dont il apportait une lettre, me laissa seule avec lui.

Il paraissait aussi ému, aussi tremblant que moi; il me considérait en silence, et son regard scrutateur, quoique affectueux, me faisait

rougir; je baissais la tête et n'osais parler. Charlot, à son tour et sans prononcer une parole, me tendit la main; lentement je lui donnai la mienne, puis j'éclatai en sanglots.

— Jeanne, dit-il alors, vous n'êtes pas contente de me voir, que vous pleurez?

— Pardon, lui répondis-je, je désirais et craignais ce moment; à votre dévouement j'avais besoin de dire ma reconnaissance, mais en même temps le regret du passé me le faisait redouter, car vous êtes pour moi la conscience vivante de mes torts... et vous qui savez tout, je comprends que vous devez me mépriser.

— Jeanne, s'écria-t-il, on ne donne pas sa liberté, on n'enchaîne pas sa vie pour un objet indigne... Je vous ai plainte, Jeanne, j'ai voulu vous sauver d'un abîme, et je sacrifierais avec joie tout mon sang, s'il devait être le prix de votre bonheur. Voilà quels sont mes sentiments au passé comme au présent.

Alors, bonne mère, avec une délicatesse dont le souvenir me touche et reste gravé dans mon cœur, il abrégé cet entretien, pour moi si douloureux, en m'assurant que si quelques peines viennent encore me trapper, je dois songer à lui, dont le bras saura me défendre, dont le dévouement saura me protéger; puis il est sorti.

Je ne l'ai pas revu; et dans mon trouble égoïste, je ne lui ai fait aucune question sur sa position, sur ses projets. Oh! qu'il doit me trouver ingrate... Pauvre Charlot!

Ensuite, mère, il est une autre chose dont je n'osais te parler, quelque chose de si étrange, que j'en suis aussi effrayée qu'heureuse; je ne sais comment le dire... O mes appuis, mes protecteurs, de grâce, soyez indulgents, guidez-moi, car votre Jeanne sent aujourd'hui plus que jamais le besoin de vos conseils.

Je t'ai déjà dit, mère, que madame Bernard, par une faveur spéciale, m'emmenait avec elle chez les personnes qui la font travailler; là, devant elle, c'est moi qui prends les mesures; cette faveur doit abrégé mon apprentissage, et elle m'est faite à cause de toi. Dans mes courses, je m'étais aperçue depuis longtemps déjà qu'un jeune homme se trouvait presque toujours sur notre route. J'en fus inquiète d'abord; mais l'ayant regardé, je lui trouvai l'air si doux, si réservé, que, sans m'en rendre compte, je me sentis toute rassurée. Je le fis remarquer à M^{me} Bernard, elle sourit à ma confiance; mais le lendemain et les jours suivant elle sortit seule.

Je commençais à oublier cet incident, lorsque dimanche, je vis entrer M. Bernard, accompagné d'un monsieur... C'était lui, mère! Juge de ma surprise! Elle fut telle, que pendant que M. Bernard le présentait à sa femme, tremblante, éperdue, je m'enfuis en courant dans ma chambre.

Une fois là, mon cœur battait si fort que je pouvais à peine respirer, puis je pleurai beaucoup; je ne pouvais comprendre la cause de mon effroi, de mon bonheur... Oui, mère, au milieu des sentiments tumultueux qui m'agitaient, je me sentais heureuse; mais pourquoi? Est-ce donc le passé qui me rend ainsi? Pourquoi cette peur? pourquoi cette joie? Jamais je n'éprouvai rien de pareil! Eh bien, mère, ce n'était encore que le prélude de ce qui m'attendait...

Au bout de deux heures, M^{me} Bernard vint me trouver; elle était toute animée, toute souriante:

— Jeanne, me dit-elle en entrant, si vous voulez écrire à votre mère, ainsi qu'à M. le curé, préparez votre lettre pour demain, elle partira avec la mienne.

Et comme je la regardais étonnée, elle continua:

— Voyons, ma fille, pourquoi vous êtes-vous sauvée tout-à-l'heure?

Je lui avouai en rougissant que j'avais reconnu ce jeune homme pour celui qui souvent se rencontrait sur notre chemin en sortant. M^{me} Bernard reprit alors sérieusement:

— Ce jeune homme est M. Georges de Tracy, fils unique; il a perdu son père, et sa mère vit retirée à Angers. C'est une noble et ancienne famille bretonne, dont la fortune s'est

presque perdue dans les guerres. Ce jeune homme vous aime, Jeanne, et il est venu loyalement me le dire avant de tenter auprès de vous aucune démarche; il me croyait votre mère; je lui ai dit que vous étiez la fille de Marguerite Champlin, pauvre campagnarde. Cet aveu n'a rien changé à son intention, qui est de vous épouser, s'il vous convient. La place qu'il occupe au ministère, où il est aimé, estimé, lui assure déjà une position indépendante. Mon mari le connaît et prétend que c'est un cœur d'or.

„Ma mère ne tient pas à la fortune, m'a-t-il dit, et n'a aucun préjugé sur la naissance dès qu'elle est honorable; dans celle qui sera sa belle-fille, elle ne demande qu'un cœur pur et vertueux. L'angélique figure de Jeanne doit être le miroir de son âme, j'en suis sûr; c'est pourquoi, Madame, entourant l'amour le plus vrai, le plus ardent, du plus profond respect, je viens à vous comme j'irai à sa mère, si Jeanne m'y autorise, pour solliciter l'honneur d'en faire ma femme.”

Malgré moi, bonne mère, suspendue aux lèvres de madame Bernard, qui me répétait ces paroles, j'éprouvai une ivresse aussi immense que ma douleur, car tu comprends, n'est-ce pas? Anéantie, suffoquée, je serrai convulsivement la main de madame Bernard et je ne pouvais parler! Se trompant à mon désordre, elle me dit pour me rassurer :

— Mais, mon enfant, s'il vous déplaît, nous le remercierons et tout sera dit.

— Non, non, m'écriai-je enfin, ce n'est pas cela, madame, je l'aime et je suis perdue....

Puis, épuisée par ce cri de mon cœur, je perdis connaissance.

Que te dirai-je, mère? Le lendemain et les jours suivants je revis Georges, sans oser rien révéler à madame Bernard. Entraînée, fascinée par cet amour qui maîtrise toute mon âme, indigne de devenir sa femme, je n'ai pas le courage de le repousser.... Si tu savais, mère, comme il est noble et digne! si tu savais combien je souffre à le voir si généreux et si confiant.... Hélas! en t'écrivant tout ceci, je sais quel devoir vous allez me tracer tous.... C'est l'expiation qui commence.... Oui, c'est elle, terrible et douloureuse.... Oh! pourquoi ai-je quitté la Tour au Lierre? et surtout toi, mère, bon ange qui m'edt préservée de ce dernier désespoir. Oui, il faudra, je le sens, tout lui dire... je ne dois pas le tromper.... J'ai été malheureuse, je ne dois pas devenir coupable. Oh! mère, bonne mère, prie pour moi! car le voilà qui monte, il vient presque tous les soirs.... Mère, pour lui parler, j'attendrai la lettre de M. le curé; à ce qu'il ordonnera je veux obéir; mais encore un jour, un seul à être heureuse, au moins tant qu'il sera là!

XVI.

Troisième lettre. — Jeanne au curé de son village.

Je commencerai par vous dire, Monsieur le curé, que je quitte la maison de M^{me} Bernard dans quelques heures; je profite de ce temps qui m'est laissé pour vous écrire et vous exprimer une dernière fois mes sentiments de reconnaissance.

La lettre que vous m'avez envoyée en réponse à ma dernière a été inutile; dans l'intervalle, j'ai été abreuvée de tant de honte et de dou-

leur, que je puis enfin aujourd'hui défier le désespoir et paraître devant Dieu, car je crois avoir tout subi.... Je suis calme. Je crois avoir bien ma raison; mais, pour expiation dernière, je veux vous dire tout ce que j'ai souffert, afin que vous consoliez celle que la Providence avait faite ma mère.

Vous le savez, Monsieur le curé, fléchissant sous le poids de ma vie flétrie, j'allais mourir, lorsque votre voix, en me parlant de Dieu, de mes devoirs, de ma pauvre mère, vint réveiller mon âme, en me montrant une espérance: celle d'effacer et d'expier. Pourtant, déjà, je savais ce qu'étaient l'insulte et le mépris, qui, partout, accueillent une faible fille abusée, indignement trompée. Sans me plaindre, je courbais la tête, vous vous le rappelez. Ma vie, devenue impossible au village, fut renvoyée par vous à Paris. Là, toujours repentante et de plus courageuse, je devins un exemple mille fois cité par M^{me} Bernard. J'étais docile, laborieuse; j'apprenais le travail avec ardeur; c'était mon devoir....

Tout d'un coup, le hasard me fait remarquer par un homme fier et digne, pour qui la vertu n'est pas un mot, La fatalité veut que cet

Alors un rire homérique partit d'un des coins du salon. Furieux, j'oublie toute convenance; je m'élançai, je saisis cet ami et l'entraînai au dehors.

Deux ou trois jeunes gens nous suivent, et là, devant eux, il me dit que Jeanne la Champenoise a figuré dans certains bals, qu'un duel scandaleux l'a contrainte à disparaître, etc.

— Arrêtez! s'écrie madame Bernard en imposant silence à Georges, arrêtez, dit-elle; c'est une calomnie ou une erreur.

Puis, me désignant de la main, elle continua:

— Cette jeune fille, qui m'a été confiée par un honnête homme, cette jeune fille est innocente et pure, sa mère est une pieuse femme; de toutes deux je répondrais. La fille dont vous parlez, n'aurait point osé pénétrer ici, n'aurait pas surtout, pendant plus d'une année, su feindre les nobles et sages instincts que Jeanne, cette brave et digne enfant, possède. Viens ici, ma fille, relève la tête, et dis à ce fou, qui vient répéter de semblables choses, qu'une ressemblance de nom et de figure ne peut jamais justifier une si horrible accusation.

Alors, Monsieur le curé, tandis que madame Bernard, par un mouvement d'orgueilleuse tendresse, m'ouvrait ses bras, tandis que George, incertain, haletant sous ce témoignage, attachait sur moi un indicible regard, je répondis sans larmes et sans mourir à madame Bernard:

— Je vous ai trompée en ne vous confiant pas mon passé funeste!... Monsieur Georges, on vous a dit plus ou moins la vérité: je connais Marie, Alfred, Jules... et suis bien celle dont on vous a parlé.

Après cet aveu, il se fit une affreux silence. Georges devint plus pâle; madame Bernard, suffoquée, mais attendrie, avait les yeux remplis de larmes... Moi seule, hélas, ne pleurais pas!... Enfin Georges, sans me parler, salua madame Bernard, et sortit lentement....

Le bruit de la porte, en se refermant, me fit éprouver au cœur une si étrange souffrance, qu'il

m'a semblé que tout se brisait en moi!... Mais on ne meurt pas d'angoisses!... Maintenant, Monsieur le curé, je demande de votre charité des prières pour que Dieu ait pitié de mon âme.

(A continuer.)

LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT.

Logogriphe.

A Mademoiselle Pauline de S.

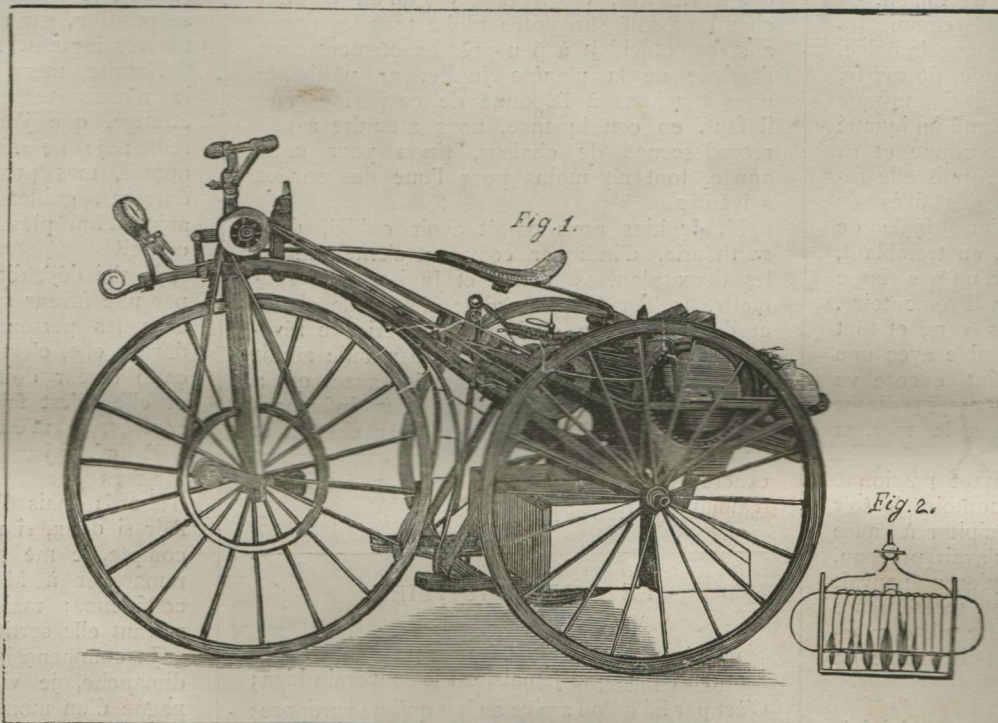
Au singulier, je suis un arbre;
Au pluriel, c'est dans vos beaux yeux
Que nous régnons; aidés par eux
Nous pourrions attendre le marbre.

Nous marchons sur sept pieds, et si vous retrans-

[chez
Mon second, pour me voir dans un cloître venez.
Nos coups, avec cinq pieds, nous rendent redou-

[tables;
Mais que sont-ils, au prix de la douleur
Que font les traits inévitables
Dont vous savez blesser un cœur!

(Le mot de l'énigme publiée dans notre N^o 35 est DENTS.)



LE VÉLOCIPÈDE A VAPEUR.

homme m'aime, mais de cet amour honorable, respectueux, qui seul devrait exister sur la terre. Malgré moi, je partage cet amour, que je n'accepte pas, car je sais en être indigne. Je cherche à lui fermer mon âme, je me résigne et vais m'accuser, lorsque Georges se présente devant madame Bernard et devant moi, le front pâle, l'œil menaçant, froid et terrible.

— Jeanne, me dit-il, si vous croyez à Dieu, si vous aimez votre mère, répondez-moi avec franchise: Connaissez-vous Maria, Jules, Alfred?...

Ces trois noms frappèrent sur mon cœur comme la foudre. Je restai anéantie, tandis que madame Bernard étonnée, muette, cherchant à comprendre, nous regardait tous deux. Se tournant alors vers elle, Georges lui dit:

— Hier, dans une soirée intime, je fus entraîné à parler de mon amour, de mon futur mariage; malgré moi, je nommai Jeanne, ce nom qui de ma pensée jaillit toujours à mes lèvres. Un de mes amis de collège, qui se trouvait là, s'approche de moi: — „Jeanne qui?” me dit-il. Surpris de cette question, n'ayant aucun motif d'en faire mystère, je répondis: „Jeanne Champlin. — Du village de Lahardoy? — Oui. — Une fille aux yeux bleus, aux cheveux d'ébène, belle comme une tête de Michel Ange ou de Raphaël? — Oui. — Tu l'épouses? — Oui.”